



Lise Landry

Un art qui en dit long

par Rose-Marie Arbour

Le savoir des femmes est le propos fondamental de l'artiste québécoise Lise Landry, et sa récente exposition à Montréal¹ questionnait la place laissée à ce savoir dans l'histoire des arts visuels. Diplômée de l'École des beaux-arts de Montréal en 1962, Lise Landry s'est assez rapidement détachée, après quelques tentatives pour s'y intégrer, des courants dominants en arts visuels et de leurs lieux institutionnels de diffusion.

Optant pour une marginalité souvent conflictuelle, elle a plutôt participé à des événements contestataires et hautement politisés, comme la vitrine conçue par le

groupe Mauve, lors de l'exposition *Mont-réal + ou -*, au Musée des beaux-arts en 1972. Dans sa production, elle a d'abord choisi les petits formats, avec des outils et médias jugés mineurs : dessin sur papier, crayons de couleurs, etc. Pendant plus de dix ans, ses œuvres n'ont été connues que de quelques proches et ami-e-s, hors du champ artistique montréalais.

Or, depuis le début des années 80, Lise Landry a présenté des expositions solo et collaboré à des expositions de groupe, dont certaines itinérantes à travers le Canada. Celle de mars dernier, à Montréal, témoignait d'une maîtrise consommée de ses moyens picturaux. Et, en utilisant de grands formats, qui tendaient à se faire

environnementaux, à s'installer dans l'espace plutôt qu'à se limiter aux murs, elle se posait encore à contre-courant, à un moment où la peinture, de nouveau à la mode, revient à des formats de chevalet. Fuit-elle l'histoire ? L'ignore-t-elle ?

Sur le plan pictural, elle chevauche en fait des domaines dits irréconciliables de nature : l'art et la tradition des femmes, en couture, en broderie et, plus largement, en décoration. Et l'étonnement saisit les visiteuses et les visiteurs devant sa technique, qui intègre dessin, assemblage, découpage, taillage, couture, broderie, tissage.

De surcroît, cette technique n'a pas perdu en chemin les réalités dont elle est issue. Au contraire, elle les ramène à la lumière, en reprenant d'anciens procédés qui, par leur potentiel et leur richesse matérielle, rejoignent les nouveaux « supports » proposés par l'art actuel. Mais le propos pictural n'exclut pas le propos féministe : la structure matérielle des œuvres renvoie au travail manuel des couturières ; les titres, les accessoires (masques, tables, petits objets, tombeau) apportent une signification supplémentaire au sens des œuvres. Les grands dessins faits de papiers découpés et tressés, cousus, lacés, ont une allure majestueuse et quasi rituelle.

Les œuvres de Lise Landry illustrent bien la tension entre l'art et le féminisme et montrent comment cette tension produit une esthétique avec laquelle le champ artistique québécois, montréalais plus particulièrement, doit dorénavant composer. Après bien des polémiques, sinon des mises en accusation d'un art féministe ou même féminin, de telles pratiques ne sont toujours pas « légitimées ». À partir du moment où une artiste introduit des éléments plastiques ou picturaux, iconographiques ou symboliques qui évoquent soit son identité, soit une culture évidemment féminine, l'intérêt d'une grande partie du public tombe.

Au Québec, la question des femmes n'a jamais pu percer le champ artistique défini d'abord au masculin ; peu de femmes ont pu faire accepter un contenu féministe, alors même que leur travail formel pouvait être accepté, au nom des problématiques formelles de l'heure. Cela indique un grand malaise : la majorité des artistes éprouvent une difficulté quasi insurmontable à inclure des traditions étrangères au système artistique en place. Qui plus est des traditions féminines, ou de tout contenu qui révèle la position sociale de l'auteur-e. Il y a là, toujours, une dimension intolérable pour celles et ceux qui nient encore que l'art ait un contenu. ✂

1/ À la galerie Michel Tétrault, 4260, rue Saint-Denis, en mars 1985.